

La femme-trépied et l'homme-boussole

Suzanne Robert

Volume 42, numéro 4 (250), novembre 2000

Masculin/Féminin : quelle différence?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32690ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, S. (2000). La femme-trépied et l'homme-boussole. *Liberté*, 42(4), 38–50.

La femme-trépied et l'homme-boussole

Suzanne Robert

*Je hais le mouvement qui déplace les
lignes.*

Charles Baudelaire, *La beauté*

Vous ne savez pas jouer avec l'espace.
Saint-Denys-Garneau, *Spectacle de la danse*

Le long d'une route, un panneau publicitaire propose une marque de bière : sur une table inclinée, une bouteille à moitié pleine va bientôt se retrouver sur le sol, ce qui aurait d'ailleurs dû se produire depuis un bon moment déjà car l'inclinaison de la table est très accentuée. Le panneau déclare que « Voilà une bière bien équilibrée ! ». Dans une voiture qui passe devant le panneau, le conducteur dit : « Tiens, ils ont fait une erreur dans la pub ! ». Le passager masculin acquiesce ; les passagères ne saisissent pas la nature du commentaire et demandent des explications. On s'étonne de leur question et on leur répond que la surface du liquide dans la bouteille de bière a une pente erronée : au lieu d'être parfaitement horizontale (donc de pente nulle), la ligne de surface a été tracée à l'oblique puisqu'elle est parallèle à l'inclinaison de la table... Le véhicule poursuit sa route vers une ville étrangère où les passagers sont venus déjà, il y a quelques

années. Lorsqu'ils y parviennent, ils décident de s'offrir un bon repas au petit restaurant de poissons où ils avaient si bien mangé lors de ce voyage. Les passagers masculins se souviennent que le restaurant se trouvait dans une petite rue perpendiculaire au côté nord de la place de la cathédrale. Mais les passagères, qui avaient enregistré toute une série de repères détaillés, retrouvent facilement le restaurant en question : « Au coin de la rue, il y avait une petite fontaine ornée de poissons d'argent et, juste à côté, un café avec des tables en fer bleu », dit l'une. Et l'autre d'ajouter : « Oui, et ensuite il y avait un passage couvert avec, à droite, une poissonnerie peinte en jaune clair et à gauche, le restaurant en question. Sur l'affiche, qui représentait un voilier, on pouvait lire "La mer veille" ».

Ce récit peut sembler pure fiction et pourtant, il illustre des données statistiques bien réelles. Les différences entre les hommes et les femmes ne sont pas qu'anatomiques, physiologiques et comportementales ; elles touchent aussi le domaine cognitif.

Cartographier l'espace

Dans la seconde moitié du XX^e siècle, toute une panoplie de recherches ont été menées pour analyser, tant chez les humains que chez d'autres espèces, les caractéristiques du mode d'appréhension visuelle d'un espace donné. L'étude du développement de la cognition visuo-spatiale¹ humaine s'est entre autres attachée à évaluer l'aptitude cartographique des enfants en relation avec leur propre milieu. En Occident, chez les enfants des deux sexes, il existe un lien positif entre la taille de leur domaine vital familial² et la précision avec laquelle ils tracent un plan de cet espace ; plus l'étendue vitale est grande, plus le plan est précis. Bien que l'on retrouve cette corrélation aussi bien chez les garçons que chez les filles, ces dernières semblent se déplacer de façon beaucoup plus restreinte que les garçons dans leur vie quotidienne, et leurs dessins, plus petits que ceux des garçons,

¹ Cognition visuo-spatiale : ensemble des représentations mentales relatives à l'espace et élaborées à partir de l'information captée visuellement.

² C'est-à-dire la superficie à l'intérieur de laquelle circule un individu dans l'exercice de ses activités habituelles à l'extérieur de son domicile.

s'avèrent moins exacts³. On pourrait dire que le degré d'exactitude dans la configuration mentale de l'environnement des petits humains d'Occident dépend, statistiquement du moins, de leur sexe. Mais il en va de même dans d'autres sociétés. Par exemple, chez les Logoli, communauté polygyne du Kenya, les garçons de trois à sept ans s'aventurent plus loin de leur maison que les filles du même âge dans leur activités courantes, ce qui est associé à une plus grande compétence visuo-spatiale future⁴. Chez les garçons Baoulé de Côte d'Ivoire, on a noté un lien positif entre l'acquisition de la notion d'horizontalité⁵ et les distances parcourues chaque jour⁶ ; par contre, les fillettes ne s'éloignant pratiquement jamais à plus de deux cents mètres de leur maison, il a été impossible de mesurer l'impact de plus longs parcours sur leur maîtrise du concept d'horizontalité.

Chez les adultes humains, il existe peu de données interculturelles relativement aux performances cartographiques. Quant aux échantillons d'adultes urbains occidentaux, il appert que les hommes dessinent de la ville où ils résident des plans plus exacts que ceux tracés par les femmes⁷. Chez les hommes jeunes, les travailleurs à temps partiel réussissent mieux dans cette tâche que les travailleurs à temps plein, peut-être parce que leurs temps libres leur permettent une plus grande mobilité et, conséquemment, une connaissance plus étendue de l'environnement⁸.

« Indigène » ou « allogène » : qui l'emporte dans la perception visuelle ?

Pour mesurer la relation entre les distances parcourues par un être humain et sa compétence visuo-spatiale, compte tenu de

³ Hart, R. A. (1979). *Children's experience of place*. New York : Irvington.

⁴ Munroe, R. H., Munroe, R. L., & Brasher, A. (1985). « Precursors of spatial ability : A longitudinal study among the Logoli of Kenya », *Journal of Social Psychology*, 125, 23-33.

⁵ Horizontalité de la surface d'un liquide.

⁶ Dasen, P. R., et al. « N'glouloulé, intelligence chez les Baoulé », *Archives de psychologie*, 53, 293-324.

⁷ Appleyard, D. (1970) « Styles and methods of structuring a city » *Environment and Behavior*, 2, 100-118.

⁸ Beck, R. J., & Wood, D. (1976) « Cognitive transformation of information from urban geographic fields to mental maps », *Environment and Behavior*, 8, 199-238.

son sexe, on a entre autres fait appel à la notion d'éloignement du lieu de naissance. L'expression désigne la distance géographique séparant le lieu de naissance d'un individu du lieu où est né son premier enfant. Dans leur rapport intitulé « *Natal dispersal and Visuo-Spatial Cognition : No Relationship in Humans*⁹ », Isabelle Dab et Michèle Robert ont cherché à savoir si cet éloignement pouvait constituer un facteur de sélection positive en ce qui a trait aux processus cognitifs de type visuo-spatial. Si tel était le cas, on pourrait logiquement s'attendre à ce que celui des deux sexes montrant les plus fortes mesures d'éloignement montrerait également les meilleures performances dans des expériences sur la compréhension de l'espace.

Chez les mammifères en général, les mesures d'éloignement les plus élevées sont l'apanage des mâles. Toutefois, dans l'espèce humaine, le patron est inversé : aux États-Unis, les femmes donnant naissance à leur premier enfant dans un lieu dont elles ne sont pas originaires sont plus nombreuses que les hommes. Pour les fins de leur recherche, Dab et Robert ont utilisé, en plus de l'indice d'éloignement du lieu de naissance, celui d'« éloignement potentiel », lequel désigne la distance séparant le lieu d'origine d'un individu du lieu où il vit à l'âge adulte.

Dans un échantillon de 300 Montréalais francophones, composé de 168 femmes et de 132 hommes âgés de 25 à 45 ans, 47 femmes et 32 hommes avaient eu leur premier enfant dans un lieu différent de celui où ils étaient eux-mêmes nés (éloignement) ; par contre, 109 femmes et 93 hommes résidaient à Montréal sans en être originaires (éloignement potentiel). Pour évaluer la compétence visuo-spatiale des sujets, on leur demandait d'exécuter des tâches dites dynamiques, telles la rotation mentale (par exemple, déplacer mentalement un objet présenté en deux ou trois dimensions) ou l'horizontalité de la surface d'un liquide, ainsi que des tâches dites statiques, requérant la mémorisation des emplacements d'objets quelconques.

⁹ Dab, I., & Robert, M. Rapport de recherche présenté au congrès annuel de la *Human Behavior and Evolution Society*, Salt Lake City, UT, juin 1999.

Les résultats de cette recherche, à l'instar d'autres illustrant uniquement la réussite dans des épreuves visuo-spatiales en fonction du sexe, indiquent que les hommes surpassent les femmes dans les tâches dynamiques, l'inverse caractérisant les tâches statiques. Toutefois, en ce qui concerne l'éloignement réel ou potentiel, ce dernier n'est associé au rendement dans aucun type de tâches et pour aucun des deux sexes. Il semble donc que, indigène ou allogène, nul ne l'emporte dans la sphère du traitement de l'information visuo-spatiale. L'important dans ce domaine n'est pas de venir d'ici ou d'ailleurs, mais bien plutôt d'être homme ou femme¹⁰. Les femmes, d'où qu'elles viennent par rapport au lieu où elles vivent et où elles se sont ou non reproduites pour la première fois, excellent dans l'enregistrement de la configuration statique d'un ensemble d'éléments vus ; les hommes, d'où qu'ils soient par rapport à leur lieu de vie ou de première reproduction, sont plus habiles dans l'analyse de stimuli observés ou imaginés en mouvement. Mais peu importe finalement, car de façon générale, chez la plupart des Occidentaux contemporains, l'éloignement potentiel ou réel ne se produit qu'une fois dans une vie et les exigences cognitives de réussite de ce transfert ont peu à voir avec les aptitudes visuo-spatiales ; elles concernent plutôt la sociabilité et la capacité de créer de nouveaux liens sociaux.

Voir ou ne pas voir : voilà toute la question ?

Dans leur travail sur *La représentation de l'espace chez l'enfant*¹¹, Piaget et Inhelder ont remarqué que dès l'âge de neuf ans, la plupart des enfants illustraient correctement sur papier l'orientation d'une surface liquide dans un contenant incliné¹². Avant cet âge, les enfants sont capables d'indiquer par un geste l'horizontalité du liquide imaginaire, ce qui semble montrer qu'ils sont en mesure de fournir une réponse kinesthésique (mouvement du corps) satisfaisant à des contraintes visuelles précises. Le lien

¹⁰ Par traitement hormonal, les transsexuels manifestent peu à peu le profil cognitif de leur nouveau sexe.

¹¹ Paris : Presses universitaires de France, 1948.

¹² On doit d'ailleurs à ces deux auteurs la conception de l'épreuve de l'horizontalité des liquides: dans le dessin d'un contenant incliné, le sujet doit tracer le niveau d'un liquide comme si le contenant était à peu près à moitié plein.

entre la position perpendiculaire du propre corps de l'enfant par rapport au sol et le geste indiquant l'orientation horizontale de la surface liquide se manifesterait plus tôt que la capacité de rendre par le dessin la notion d'horizontalité. Étant donné cette observation chez l'enfant, à quoi devrait-on s'attendre chez l'adulte soumis à l'épreuve du tracé de l'orientation des surfaces liquides dans un contexte où le matériel peut être touché, mais non vu ? Et dans une telle version haptique¹³, ou tactile, de cette épreuve, qu'en serait-il des différences entre les hommes et les femmes, puisque dans des conditions visuelles normales, les hommes réussissent mieux la tâche en question ? Dans une étude¹⁴ où les sujets adultes ne voyaient pas les contenants inclinés placés devant eux, mais pouvaient les toucher puis devaient y tracer à l'aveugle la ligne de surface d'un liquide imaginaire, aucune différence significative n'a été décelée entre les deux sexes. Toutefois, dans un article intitulé *Women's deficiency in water-level representation : Present in visual conditions yet absent in haptic contexts*¹⁵, M. Robert *et al.* ont montré que, bien que les deux sexes soient d'une parfaite équivalence dans l'exécution de la tâche en situation haptique, la différence intersexes se creuse à mesure que l'information visuelle s'accroît, pour finalement atteindre un maximum dans des conditions visuelles normales. Laconiquement, on pourrait dire que le toucher sans vision rend semblables les deux sexes, cependant que la vue sans toucher les écarte l'un de l'autre. Il semble que, dans les expériences de détermination des surfaces liquides sous des conditions visuelles normales, donc requérant certaines notions propres au système euclidien des axes coordonnés et exigeant, sinon une connaissance, du moins l'observation de l'application de la loi de la gravité aux substances liquides, les femmes échouent en moyenne davantage que les hommes. Au point d'ailleurs où, chose fort étonnante, parmi les sujets d'une étude de Robert et

¹³ On désigne par les termes « perception haptique » la perception qui concerne le toucher. Ainsi, par la perception haptique, un sujet palpat ou manipulant un objet peut, par exemple, décider lequel, parmi plusieurs, est l'objet le plus doux, ou le plus rond, etc.

¹⁴ Berthiaume, F., Robert, M., Saint-Onge, R., & Pelletier, J. (1993) « Absence of a gender difference in a haptic version of the water-level task », *Bulletin of the Psychonomic Society*, 31, 57-60.

¹⁵ (1994), *Acta Psychologica*, 87, 19-32.

Harel¹⁶, les étudiantes se spécialisant en sciences naturelles (en physique, par exemple) et qui devraient par conséquent maîtriser ces concepts, se sont vues surpassées par leurs homologues masculins dans le simple tracé de la ligne de surface de l'eau dans un contenant. Et alors qu'elles-mêmes surpassaient leurs consœurs en sciences sociales et en lettres, elles obtenaient des résultats similaires à ceux des étudiants de ces deux mêmes domaines.

Qu'est-ce donc qui amène les femmes connaissant le principe de l'invariance physique des surfaces liquides à se tromper si aisément, et les femmes ignorant ce principe à ne pas le découvrir par l'observation dans la vie courante, ou alors, en ayant déjà observé les effets, à ne pas y faire appel dans une expérience où il s'applique directement ?

Il a été établi que le sens de la vue est davantage sujet aux illusions que le sens du toucher. Il est possible que hommes et femmes n'aient pas recours aux mêmes références pour aborder et résoudre, dans des conditions visuelles standard, des problèmes de niveaux de liquides, les femmes se concentrant plutôt sur des considérations non pertinentes ou sources d'illusion, telles la forme d'un contenant ou son angle d'inclinaison, et les hommes s'appuyant principalement sur des considérations plus générales, telles certaines lois physiques. Mais dans une situation où la vue n'a plus aucun rôle à jouer alors que le toucher fournit les seules informations utiles pour résoudre un problème, les femmes sont forcées de trouver des références internes – entre autres, des références proprioceptives¹⁷ – et, ce faisant, elles réussissent l'épreuve aussi bien que les hommes. Dès qu'on les replace dans un environnement où domine l'information visuelle, les femmes sont à nouveau confrontées à ce qui les piège – quels sont au juste ces pièges ? – habituellement. Leurs références visuelles trompeuses reprennent le dessus et leur performance s'avère aussi incorrecte qu'auparavant.

¹⁶ (1996). « The gender difference in orienting liquid surfaces and plumb-lines : Its robustness, its correlates, and the associated knowledge of simple physics », *Canadian Journal of Experimental Psychology*, 50, 280-314.

¹⁷ Le terme « proprioceptif » se rapporte aux informations provenant des muscles et du système cérébral contrôlant la posture et l'équilibre.

Pour jeter un peu de lumière sur le fonctionnement différentiel des hommes et des femmes et sur la nature des facteurs perceptifs et conceptuels déterminant cette différence, il faudrait, entre autres choses, d'abord explorer les connaissances des sujets sur les principes de la physique, puis étudier les stratégies utilisées respectivement par les deux sexes dans les tâches effectuées dans des conditions visuelles standard et, enfin, demander aux sujets de fournir une justification à leurs réponses dans la tâche exécutée.

Hypothèses explicatives : Monogame ou polygyne ? Chassait-il ? Cueillait-elle ?

Deux grandes hypothèses de type évolutionniste concernant l'origine des différences intersexes sur le plan de la cognition visuo-spatiale ont été émises par les chercheurs ; il s'agit de l'hypothèse de la sélection sexuelle d'une part, et de celle des chasseurs-cueilleuses d'autre part¹⁸. Selon la première hypothèse, lorsque, dans une espèce donnée, les mâles et les femelles ne possèdent pas le même taux potentiel de reproduction maximale – par exemple lorsque l'un ou l'autre (il s'agit plus généralement de la femelle) requiert plus de temps pour accomplir son cycle reproductif –, la compétition pour l'accouplement est plus intense chez les individus dont le sexe montre le potentiel le plus élevé, ce qui a probablement mené, sur le plan de l'évolution, à une sélection des caractères les plus utiles dans cette compétition. Quel est le lien entre la compétition dans la recherche de multiples partenaires sexuels, ou polygynie, et les différences intersexes dans la perception visuelle de l'espace ? Dans une espèce polygyne, le mâle consacre une grande partie de son existence à cette recherche de partenaires, ce qui l'oblige à des déplacements constants sur un territoire plus ou moins étendu selon les espèces ; il est possible que la sélection ait favorisé les individus ayant un sens de l'orientation développé et des habiletés visuo-spatiales appropriées, leur permettant ainsi de se

¹⁸ Ces hypothèses sont explorées à fond dans un article à deux volets actuellement en préparation par les chercheuses Isabelle Dab-Écuyer et Michèle Robert : *An evolutionary framework for understanding sex differences in visuo-spatial cognition* (titre provisoire).

reproduire davantage. Le passé polygyne de l'être humain étant relativement récent – plusieurs sociétés pratiquent encore aujourd'hui cette forme d'union –, les aires de circulation des hommes auraient été plus étendues que celles des femmes et la sélection naturelle aurait favorisé la reproduction des hommes ayant de fortes aptitudes visuo-spatiales. Selon la seconde hypothèse, soit celle des chasseurs-cueilleuses, laquelle ne s'applique qu'à l'*Homo sapiens*, hommes et femmes se seraient respectivement spécialisés, tout au long du paléolithique, dans la chasse aux animaux et la cueillette de végétaux. La division sexuelle du travail aurait opéré une sélection des habiletés visuo-spatiales en fonction des sexes. Cette hypothèse présuppose que les processus cognitifs de l'*Homo sapiens* contemporain reflètent encore aujourd'hui l'héritage de son évolution sur le plan visuo-spatial. En ce sens, elle offre un cadre explicatif à diverses caractéristiques de l'homme actuel :

- la supériorité des hommes sur les femmes dans le lancé d'un objet sur une cible fixe ou mobile (rappelant l'adresse des chasseurs au javelot, au harpon ou à l'arc) s'établissant dès la petite enfance ;
- les hommes font preuve, en moyenne, d'une meilleure acuité visuelle dans la détection d'une cible en mouvement ; ils ont un plus faible taux de myopie et une meilleure vision binoculaire, et leur acuité visuelle générale décroît à un âge plus tardif que chez les femmes, toutes ces caractéristiques favorisant les performances du chasseur ;
- pour ce qui est de la localisation des sons et de leur détection quand d'autres stimuli sonores les masquent, les hommes ont un avantage sur les femmes, ce dont aurait pu bénéficier leur capacité à localiser une proie.

Par contre, le fait de devoir repérer certains végétaux dans la nature aurait sélectionné chez les femmes quelques traits qu'elles ont conservés depuis :

- elles se montrent meilleures que leurs compagnons dans l'apprentissage et l'exécution rapide de séquences

d'actions et dans les exercices de coordination entre l'œil et la main (qualités fort utiles quand il faut cueillir beaucoup et rapidement) ;

- le taux de fréquence du daltonisme est moins élevé chez les femmes¹⁹ (ce qui s'avère pratique pour reconnaître fruits, noix et champignons) ;
- les femmes ont une meilleure capacité de distinguer les odeurs et une plus grande sensibilité aux stimuli gustatifs (atouts de taille chez une cueilleuse).

Qui donc a raison ?

Le modèle chasseurs-cueilleuses ne concerne que l'espèce humaine, alors que des différences intersexes dans le champ visuo-spatial sont observées chez des espèces animales autres qu'humaine mais qui se caractérisent par la division des tâches entre mâles et femelles. Par contre, le fait pour un mâle d'être un bon chasseur peut augmenter ses chances de se reproduire quelle que soit l'espèce dont il fait partie, son rôle de pourvoyeur de nourriture pouvant inciter les femelles à la reproduction. L'hypothèse de la sélection sexuelle semble donc englober le modèle chasseurs-cueilleuses, non seulement parce qu'elle s'applique à un plus grand nombre d'espèces, mais également parce que la sélection sexuelle a vraisemblablement précédé dans le temps la division des tâches. Chez l'*Homo sapiens*, les habiletés de chasseurs-cueilleuses ne constitueraient donc pas un facteur explicatif des différences intersexes de nature visuo-spatiale ; elles joueraient plutôt un simple rôle de critère de choix du partenaire. Le « premier homme » aurait ainsi, comme d'autres animaux, hérité par phylogenèse, c'est-à-dire par les lignées évolutives menant à l'espèce dont il fait partie, d'une propension à étendre son territoire de base et à s'y déplacer avec succès.

Chez les mammifères polygynes non humains où n'existe aucune division du travail, le mâle fait de plus amples déplacements géographiques que la femelle et présente, chez les espèces étudiées, des caractéristiques différentes de celles de la femelle dans le domaine visuo-spatial. Toutefois, chez les espèces

¹⁹ Le daltonisme est une anomalie récessive liée au chromosome X.

mammifères monogames, mâles et femelles adoptent des patrons de déplacement similaires dans leur recherche d'un partenaire ; pour cette raison, on serait en droit de s'attendre à une absence totale de différence intersexes dans les processus de cognition visuo-spatiale pour ce qui est de leurs composantes dynamiques (c'est-à-dire là où interviennent des stimuli en mouvement). Si, de plus, la division du travail en fonction des sexes n'avait pas cours, on pourrait s'attendre également à une absence de différence intersexes en ce qui a trait aux composantes statiques (où interviennent des stimuli stationnaires). Les gibbons, primates monogames ne pratiquant pas la division des tâches, fourniraient sûrement des données intéressantes sur le sujet, lesquelles permettraient sans doute de faire un pas de plus dans les tentatives de description et d'explication des différences intersexes. Alors, finalement, qui a raison ? Impossible de le déterminer pour l'instant !

Le cerveau a-t-il un sexe ?

On peut par ailleurs se demander pourquoi les chercheurs ont choisi la sphère visuo-spatiale pour étudier les différences intersexes de nature cognitive. La réponse pourrait tenir en trois points. D'abord, parce qu'il existe un imposant corpus de données de base sur la question, tant chez les animaux que chez les humains. Ensuite, parce que, parmi les nombreuses études qui se sont penchées sur les différences entre les sexes dans le domaine de la cognition, les écarts les plus marqués ont justement été décelés dans le traitement de certains types d'informations visuo-spatiales par les hommes et par les femmes. Et finalement, ce traitement des informations visuo-spatiales par le cerveau humain fait appel à plusieurs activités mentales dont, entre autres, la représentation, la transformation, la production et la mémorisation de données symboliques (non verbales). En effet, les aptitudes visuo-spatiales seraient liées à la capacité d'appréhender les formes et les positions de stimuli placés dans un espace bidimensionnel ou tridimensionnel, à se forger des représentations mentales appropriées, à les emmagasiner en mémoire, puis à les retrouver et à les manipuler de façon abstraite, sans se laisser influencer par des informations visuelles non pertinentes.

À la question : « Le cerveau a-t-il un sexe ? », Michèle Robert, chercheuse et professeure en psychologie fondamentale à l'Université de Montréal, répond : « Hommes et femmes ont un cerveau passablement similaire, mais certaines différences ont été détectées sur les plans anatomique et fonctionnel. Par exemple, une équipe de chercheurs allemands vient de publier dans la revue *Nature* des résultats surprenants. Ces chercheurs ont en effet découvert que les hommes et les femmes n'avaient pas utilisé tout à fait les mêmes régions de leur cerveau pour résoudre le problème qu'on leur avait soumis. Pendant que les sujets devaient parcourir un labyrinthe complexe présenté sur ordinateur, on repérait par résonance magnétique nucléaire les parties du cerveau activées. Or, on a trouvé que certaines zones du cerveau et la partie droite de l'hippocampe²⁰ s'activaient chez les deux sexes. Cependant chez les hommes, la partie gauche de l'hippocampe faisait de même, alors que chez les femmes, il s'agissait plutôt du cortex préfrontal et pariétal droit. Corrélait de ces activations différentielles ? Eh bien en moyenne, les hommes ont parcouru le labyrinthe virtuel plus rapidement que ne l'ont fait les femmes. »

Ainsi donc, d'une façon complexe et pour des raisons encore passablement obscures, les femmes seraient à l'aise avec des formes plus statiques de la connaissance visuo-spatiale et les hommes le seraient plutôt avec des modes plus dynamiques. Tout se passe comme si, quand une femme entre pour la première fois en contact avec un environnement donné, elle le parcourt en y installant à divers endroits un trépied mental pour en faire des photos précises. Quand un homme arrive en terrain inconnu, il le parcourt avec une boussole mentale pour se donner des repères cardinaux et géométriques. « Ces repères, ajoute Michèle Robert, qui sont indépendants de ses allées et venues, faciliteront la transformation mentale des représentations construites. Si ce dernier fonctionnement est adéquat dans le cas de vastes espaces comportant peu de sites saillants, le mode d'opération généralement privilégié par les femmes convient tout autant à des espaces plus restreints mais foisonnant de traits

²⁰ « Cortex cérébral ancien situé sur la face interne du lobe temporal », in *Grand dictionnaire de la psychologie*, Paris, Larousse, 1991.

particuliers. » En effet, bien que la boussole de ces messieurs ait su détecter l'erreur dans la scène publicitaire aperçue le long de la route par nos voyageurs dans l'exemple du début, le trépied mental de ces dames ne s'est-il pas révélé plus performant que la boussole quand il s'est agi de retrouver le petit restaurant recherché ?